



AGATHOS

Revue ivoirienne de
PHILOSOPHIE ANTIQUE

Numéro 006
Décembre 2022

ISSN: 2617-0051

www.agathos-uao.net

AGATHOS

Revue Ivoirienne de Philosophie Antique de l'Unité Pédagogique et de Recherche (UPR)

Métaphysique et Histoire de la Philosophie

Département de philosophie

UFR Communication, Milieu et Société

Université Alassane Ouattara

Directeur de publication : M. Donissongui SORO, Professeur Titulaire

Contacts de la revue :

(+225) 07 07 66 37 80

(+225) 07 07 75 64 69

(+225) 01 03 30 36 31

Boîte postale : 01 BP 468 Bouaké 01

E-mail : agathos.uao@gmail.com

Site internet : <http://www.agathos-uao.net>

Bouaké - Côte d'Ivoire

ISSN : 2617-0051

LIGNE ÉDITORIALE

Dans sa genèse et dans sa double structure conceptuelle et historique, toute philosophie est, avant tout, une mise en scène épistémique aux influences multiples et variées. Elle est un foyer pluriel de rencontres, un carrefour où des personnages conceptuels viennent encoder et décoder leurs discours. Pour le penser, la revue *Agathos* est un creuset d'incubation et de maturation de soi, un point de ralliement des savoirs passés, présents et à venir.

Agathos est ainsi un point focal de la pensée antique dans ses relations avec les autres champs de connaissance. Elle a pour vocation de promouvoir la production scientifique dans le vaste champ qu'ouvre la philosophie antique. En s'inscrivant dans ce champ disciplinaire, elle vise à relever les malentendus, dénouer les équivoques, revigorer les études antiques à travers un cheminement heuristique clair, et un questionnement tant érudit que fécond. *Agathos* vise également à constituer, pour l'espace francophone, un médium d'intégration ou de coopération institutionnelle au service de la recherche.

Par ailleurs, composante de l'expression idiomatique « Kalos kagathos » que la littérature grecque antique utilisait pour désigner ce qui est « beau et bon », le terme grec ancien « agathos », c'est-à-dire « bien », est un adjectif qui traduit l'excellence de caractère, la vertu. En cela, la revue *Agathos* est un espace de coalition entre les pensées du passé et celles d'aujourd'hui, pour que naissent de nouvelles promesses de réalisation d'un discours heuristique, exigeant et urgent en faveur de la philosophie antique.

Si, dans *La République*, Platon utilisait « to kalon », forme neutre de « kalos », pour définir l'idéal, et si l'exégèse de Luc Brisson traduit « Kalos kagathos » par « perfection humaine », la revue *Agathos* ambitionne d'être ce lieu de la recherche de l'idéal, de la perfection. Elle entend, par des contributions scientifiques de qualité, privilégier la quête de l'excellence. Elle veut apporter à l'actualité pensante, l'appui de la philosophie antique dont les avancées épistémiques ne se laissent pas jaunir par le temps.

En définitive, la revue *Agathos* se veut, à la fois, un instrument de pérennisation et de renouvellement du savoir. C'est un outil méthodologique et épistémologique permettant aux chercheurs et aux enseignants-chercheurs de retrouver les approches anciennes. Comme telle,

elle s'efforce de faire éclore des paradigmes discursifs nouveaux, ou de nouvelles formes d'intelligibilités arrimées à des sources et ressources théoriques, doctrinales et conceptuelles, issues du creuset de la philosophie antique, dans un cheminement novateur et critique.

Le Comité de rédaction

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Directeur de publication : M. Donissongui SORO, Professeur Titulaire, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Directeur-Adjoint de publication : M. Youssouf KOUMA, Maître de Conférences, philosophie africaine et égyptologie, Université Alassane Ouattara

Rédacteur en chef : M. Kolotioloma Nicolas YÉO, Professeur Titulaire, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Secrétaire de rédaction : M. Amed Karamoko SANOGO, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Président

Prof. David Musa SORO, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Membres

Prof. Niamké KOFFI, Philosophie politique et sociale, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Tanella BONI, Philosophie antique, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Paulin HOUNSOUNON-TOLIN, Philosophie antique, Antiquité tardive, Sciences de l'éducation, Philosophie pour enfant et Philosophie de l'éducation, Université d'Abomey Calavy

Prof. Tiémélé Ramsès BOA, Histoire de la philosophie et philosophie africaine, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Élise Yapo, épouse ANVILLÉ, Philosophie antique, Ecole Normale Supérieure d'Abidjan

Prof. Donissongui SORO, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Prof. Kolotioloma Nicolas YÉO, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

COMITÉ DE LECTURE

Président

Prof. Aka Landry KOMÉKAN, Philosophie Politique, Université Alassane Ouattara

Membres

Prof. Niamké KOFFI, Philosophie politique et sociale, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Tanella BONI, Philosophie antique, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Paulin HOUNSOUNON-TOLIN, Philosophie antique, Antiquité tardive, Sciences de l'éducation, Philosophie pour enfant et Philosophie de l'éducation, Université d'Abomey Calavy

Prof. Tiémélé Ramsès BOA, Histoire de la philosophie et philosophie africaine, Université Félix Houphouët-Boigny

Prof. Ludovic Doh FIÉ, Esthétique et philosophie de l'art, Université Alassane Ouattara

Prof. Kolotioloma Nicolas YÉO, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Prof. Élise Yapo, épouse ANVILLÉ, Philosophie antique, Ecole Normale Supérieure d'Abidjan

M. Youssouf KOUMA, Maître de Conférences, Philosophie africaine et égyptologie, Université Alassane Ouattara

M. Ehouman KOFFI, Maître de Conférences, Grammaire et linguistique du français, Université Alassane Ouattara

M. Mahamoudou KONATÉ, Maître de Conférences, Éthique et épistémologie, Université Alassane Ouattara

COMITÉ DE RÉDACTION

M. Naman Séni BERNI, Maître de Conférences, Philosophie politique, Droits de l'homme et justice traditionnelle, Université Alassane Ouattara

M. Baba DAGNOGO, Maître de Conférences, Métaphysique et morale, Université Alassane Ouattara

Dr Chifolo FOFANA, Maître de Conférences, Philosophie politique et sociale, Université Alassane Ouattara

Dr Pierre Nanou BROU, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Caleb Siéna YÉO, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

M. Sanguen Kouadio KOUAKOU, Ingénieur des systèmes et réseaux distribués, Université Alassane Ouattara

SECRETARIAT DE RÉDACTION

M. Fatogoma SILUÉ, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr N’goh Thomas KOUASSI, Maître de Conférences, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Bi Gooré Marcellin GALA, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Nontonhoua Anne YÉO, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

Dr Mamadou BAKAYOKO, Maître-Assistant, Métaphysique et morale, Université Alassane Ouattara

Dr Ange Alassane KONÉ, Maître-Assistant, Philosophie antique, Université Alassane Ouattara

PROTOCOLE DE RÉDACTION

La revue *Agathos* publie des textes inédits en langue française. Ils doivent parvenir sous forme numérique (fichier Word) au Secrétariat de rédaction, au moins trois mois avant la parution du numéro concerné. Pour être publiés, les textes soumis doivent se conformer aux normes d'édition des revues de lettres et sciences humaines dans le système CAMES (NORCAMES/LSH) et aux dispositions typographiques de la revue *Agathos*.

I. Les normes d'édition des revues de lettres et sciences humaines dans le système CAMES (NORCAMES/LSH)

Les normes d'édition des revues de lettres et sciences humaines dans le système CAMES peuvent être articulées autour de six points fondamentaux.

1. La structure d'un article

La structure d'un article se présente comme suit : Titre, Prénom (s) et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en français, Mots-clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Références bibliographiques.

2. Les articulations d'un article

À l'exception de l'introduction, de la conclusion, des références bibliographiques, les articulations d'un article doivent être titrées et numérotées par des chiffres. (Exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2. ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1. ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).

3. Les passages cités

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

4. Les références de citation

Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur, Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ;
- Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur, Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

- En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens.
- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de comportements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont fait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation socio-historique et une inadaptation des cultures et des

comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

5. Les notes de bas de page

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

6. Les références bibliographiques

Ce point comprend, d'une part, les divers éléments d'une référence bibliographique ; et, d'autre part, la manière dont ils doivent être présentés.

6.1. Les divers éléments d'une référence bibliographique

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Éditeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Éditeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser, après le titre, le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{ème} éd.).

6.2. La présentation des références bibliographiques

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur.

Par exemple :

Références bibliographiques

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Éthique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151.

DIAKITÉ Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

PLATON, 1966, *La République*, trad. Robert Baccou, Paris, Garnier-Flammarion.

II. Les dispositions typographiques

Elles sont au nombre de trois.

1. Le texte doit être présenté en Times New Roman (TNR), taille 12, Interligne 1,5, Format A4, Orientation : mode portrait, selon les marges ci-après : haut : 3 cm ; bas : 3 cm ; gauche : 3 cm ; droite : 3 cm.
2. Le nombre de mots d'un article doit être compris entre 5 000 et 7 000.
3. Les différents titres doivent être présentés en gras, sans soulignement.

SOMMAIRE

- La critique nietzschéenne de l'intellectualisme moral de Platon, YEO Sizongui Daniel.....p. 1**
- La conversion chez Plotin et chez Saint Augustin : le retour à l'unité ontologique, ANGORA N'gouan Yah Pauline Épse Assamoi et KOFFI Kouakou Marius,p. 21**
- Éducation négative rousseauiste : sens et importance pour une éducation ivoirienne dynamique, KOUADIO Affoua Thérèsep. 39**
- La brigade de surveillance de cessez-le-feu de la CEDEAO (ECOMOG) dans la résolution du conflit libérien de 1990 à 1997, KPALÉ Tchédé Boris Claver..... p. 54**
- L'intuition esthétique et rationalité scientifique : une approche dialectique, OUMAROU Garba.....p. 73**
- Critique de la vie quotidienne et nouvelle culture, KOUMA Youssoufp. 89**



LA CRITIQUE NIETZSCHÉENNE DE L'INTELLECTUALISME MORAL DU PLATONISME

YEO Sizongui Daniel
yeosizonguidaniel@yahoo.fr

Résumé

Platon nous a appris que la connaissance rationnelle est le fondement de la moralité de l'homme. Mais, Nietzsche apporte, dans ses analyses épistémiques, un démenti à cette thèse platonicienne de l'intellectualisme moral. Pour lui, la sphère de la connaissance scientifique se distingue de celle de la vertu. L'homme de la connaissance n'est pas nécessairement un vertueux ou un sage. N'est-ce pas pour cela que certains intellectuels mettent leur expertise scientifique, non au service de la morale, mais de l'immoralité et de l'inhumanité. Ces derniers commettent ainsi des crimes d'idées qui font d'eux des "intellectuels philistins" aux antipodes du surhomme nietzschéen.

Mots-clés : Corps, Intellectualisme moral, Moraline, Pacifisme intellectuel, Raison

Abstract

Plato taught us that rational knowledge is the foundation of human morality. But, Nietzsche brings, in his epistemic analyses, a denial to this Platonic thesis of moral intellectualism. For him, the sphere of scientific knowledge is distinct from that of virtue. The man of knowledge is not necessarily a virtuous or a wise. Isn't that why some intellectuals put their scientific expertise not at the service of morality, but of immorality and inhumanity. The latter thus commit crimes of ideas which make them "philistine intellectuals" at the antipodes of the nietzschean superman.

Keywords: Body, Moral intellectualism, Moraline, Intellectual Pacifism, Reason

Introduction

La question du rapport entre la connaissance et la morale semble avoir été traitée avec succès par Socrate et son élève Platon. Pour les deux, la connaissance rationnelle prédispose le savant à agir bien, là où l'ignorance mène sur la voie du mal et de la violence. C'est là le substratum de la thèse platonicienne de l'intellectualisme moral dont



l'équation est, selon F. Nietzsche (1974, p. 32), « raison = vertu = bonheur ». C'est à croire, avec Platon, que l'éducation instructive, sur fond de rationalité, moralise et pacifie l'homme.

C'est contre cette équation assertive que s'insurge Nietzsche. Il exprime ses propos insurrectionnels avec une tonalité lyrique : « Je m'efforce de comprendre de quelle idiosyncrasie est née cette équation socratique : raison = vertu = bonheur. La plus bizarre des équations possibles, et qui, en particulier, a contre elle tous les instincts des anciens Hellènes » (F. Nietzsche, 1974, p. 28). Cette équation qui traduit la foi dans le rationalisme vertueux ou moral est, en réalité, une idiosyncrasie. Il ne fait aucun doute, chez Nietzsche, que la sphère de la rationalité est distincte de celle de la moralité. La connaissance rationnelle n'exempte pas de l'immoralité et de l'inhumanité. Celui qui connaît peut utiliser sa connaissance en faveur du bien comme du mal. La connaissance rationnelle développe aussi bien l'intelligence à faire le bien qu'à faire le mal.

C'est pourquoi, il nous semble impérieux de scruter davantage l'impact de la connaissance rationnelle sur la conduite des hommes. Mieux, la connaissance rationnelle prédispose-t-elle l'homme à se comporter moralement, sagement et pacifiquement ? La résolution de ce problème implique l'analyse des questions suivantes : Que reproche Nietzsche, dans son interprétation critique, à l'intellectualisme moral ou au rationalisme vertueux de Platon et de son maître ? Au regard de la réalité politique et criminogène, la thèse d'un intellectualisme immoral et violent, chez Nietzsche, n'est-elle pas fondée ?

Cette analyse se propose de répondre à ces questions. Elle montre substantiellement que les élites intellectuelles sont capables d'alimenter scientifiquement ou idéologiquement l'immoralisme et son lot de violence verbale et physique. La démonstration de cette thèse, qui va montrer la pertinence de la critique nietzschéenne de l'intellectualisme moral de la philosophie platonicienne et apprécier les limites contemporaines de cet intellectualisme, se décline en deux axes majeurs : le premier axe opère une interprétation critique des fondamentaux de l'intellectualisme moral du platonisme dans l'orbite du nietzschéisme. Et le second clarifie, à partir de Nietzsche, la thèse d'un intellectualisme immoral et violent.

1. Nietzsche contre l'équation platonicienne : raison = vertu = bonheur

L'équation platonicienne qui établit une équivalence entre la raison, la vertu et le bonheur traduit la foi en l'infailibilité scientifique et morale de la raison. Ce qui n'est pas sans inconvénient. Elle débouche sur deux préjugés à déconstruire, à savoir : l'intellectualisme moral (ou vertueux) et l'intellectualisme pacifique.

1.1. L'intellectualisme vertueux de Platon : une philosophie moraline

Platon est un philosophe rationaliste de l'époque classique ancienne. Le rationalisme est une doctrine philosophique, selon laquelle, la raison est la principale faculté de connaissance. R. Descartes (2018, p.11.) définit celle-ci dans son contexte classique moderne, comme « la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux ». En appliquant méthodiquement la raison, tout homme réduit les risques d'erreur et maximise les chances d'accès à la vérité et de bien se conduire. Ainsi, la rationalité est perçue comme la planche du salut et de la vertu.

Depuis lors, tous les hommes veulent faire comme Socrate et Platon, c'est-à-dire « instaurer une lumière perpétuelle : celle du grand jour de la raison » (F. Nietzsche, 1974, p. 32). C'est ce qui explique la ruée vers la rationalité et la haine contre les formes irrationnelles de connaissance. Nietzsche voit en cela une tyrannie de la raison aux conséquences décadentes. En effet, chez F. Nietzsche (2000, p. 157), « dans les natures productives, c'est l'inconscient qui agit de manière créatrice et affirmative, alors que le conscient est critique et dissuasif », a contrario, chez Platon, « l'instinct devient critique et la conscience créatrice ». Le platonisme toise la puissance de la sagesse instinctive et valorise la pseudo-sagesse de la rationalité. Cette pseudo-sagesse de la rationalité débouche sur une déchéance humaine.

Nietzsche, comme un psychologue, revendique la relativisation de la puissance de la raison insensible aux murmures du corps. Avec lui, le prétendu dualisme raison-instinct, lié à l'antinomie des valeurs héritées de la tradition métaphysique, s'estompe. L'instinct a certes la primauté en matière de connaissance du monde sensible, mais a



besoin du concours de la raison pour la théorisation des idées. C'est de cette synergie d'action entre raison et instinct que l'on peut élaborer une connaissance.

À l'opposé, Platon articulait sa philosophie morale autour de la présupposition que la raison est l'unique fondement de la moralité. Pour lui, la raison constitue l'assise des actions morales. La connaissance de la vérité et du bien incline à faire le bien. C'est là la substance de l'intellectualisme moral de Platon (2001, 86b-e et 86e-87c) clairement exprimé dans le *Timée* en ces mots : « Personne n'est méchant de son plein gré, mais on devient méchant sous l'effet de quelque disposition maligne du corps, et par suite d'une éducation mal réglée ». C'est dire que les hommes ne font pas de leur plein gré le mal et son corollaire la violence. Les comportements vicieux sont le fruit de la déraison de l'homme et sont provoqués par deux écueils : le corps et l'ignorance.

Le corps, siège du plaisir, serait le plus grand appât du mal. Ce sont les jouissances des plaisirs corporels qui amènent les hommes à se violenter. La satisfaction masochique des désirs charnels perturbe l'âme en mettant en cause le bon fonctionnement du principe rationnel, la voix de la moralité, et l'incline vers l'immoralité. « Les guerres et les conflits politiques, c'est le corps et ses ornements qui en sont les causes », explique Platon dans *La République* (1965, 66a-67a). L'on fait la guerre pour amasser des richesses et des biens matériels pour satisfaire le corps.

Sinon, « les hommes, en tant qu'ils vivent sous la conduite de la raison, et dans cette mesure seulement, accomplissent nécessairement les actions qui sont nécessairement bonnes pour la nature humaine » (B. Spinoza, 1965, p. 249). Ces propos spinosistes expriment également l'infailibilité morale de la raison. Elle permet inmanquablement d'accéder à la vérité, laquelle est une valeur gnoséologique ayant pour correspondant lexical, dans la morale, le bien. La connaissance rationnelle permet de se conduire vertueusement dans la société. Agir vertueusement, c'est écouter la voix de la raison.

Cet argumentaire rationaliste met en évidence la relation d'équivalence entre connaissance rationnelle et connaissance morale dans le socratisme ou le platonisme. À cet effet, selon F. Nietzsche (2000, p. 156), le principe fondamental du socratisme est : « Tout doit être conscient pour être bon ». Celui qui est vertueux est absolument à l'écoute



de sa conscience ou de sa raison. Ce mariage entre raison, savoir et vertu chez Platon et son maître, débouche sur la moraline. Ce néologisme nietzschéen désigne une morale contre nature.

Cette morale contre nature est pestilentielle. Elle déclare la guerre contre le corps et ses instincts. Prétendument noble par les socratiques, cette morale, parce que contemptrice de la sagesse corporelle, conduit en fait à la moraline, sinon au nihilisme moral. Dans cette moraline, Platon enseigne que l'homme a, sous l'impulsion du principe rationnel, la volonté de faire le bien, mais, c'est le corps qui y fait obstacle. C'est ce qui expliquerait que des hommes pacifiques se métamorphosent en hommes violents. Cela fait ironiquement du corps non seulement un obstacle épistémologique, mais également un obstacle irénologique. Il entrave la connaissance et la paix dans la société.

Cette philosophie morale contemptrice du corps, expression parfaite de la moraline, ne sied pas à Nietzsche. C'est pourquoi, il souligne que l'équation raison = vertu = bonheur est « la plus bizarre des équations possibles, et qui, en particulier, a contre elle, tous les instincts des anciens Hellènes » (F. Nietzsche, 1974, p. 28). L'intellectualisme moral de Platon est l'envers de l'hellénisme moral. Platon s'insurge contre le corps parce qu'il est un obstacle à l'activité de la raison. Partie de l'homme et demeure des sens, le corps réduirait la visibilité de la raison, l'empêchant ainsi d'accéder à l'essence des choses.

Pourtant, chez les Anciens Hellènes, c'est le contraire qui est enseigné. Dans la culture hellénique présocratique, le corps est l'expression de la vivacité. Ces Anciens étaient conscients du rôle gnoséologique du corps. « Le corps est raison, une grande raison, une multiplicité qui a un seul sens, une guerre et une paix, un troupeau et un berger. Ta petite raison, elle aussi, mon frère, que tu appelles « esprit » est un outil de ton corps, un petit outil, un petit jouet de ta grande raison », écrit F. Nietzsche (1983, p. 48). À travers ces propos, Nietzsche enseigne que le corps est la principale faculté de connaissance de soi et du hors soi. C'est lui qui commande la raison, l'informe du monde sensible et lui intime l'ordre d'entrer en jeu par le canal des sens pour réfléchir. C'est par les organes sensoriels que l'homme rentre en communication et en communion avec le monde de la phénoménalité. Du coup, les sens sont les premières facultés de connaissance



du monde ici-bas. C'est pour cela que F. Nietzsche (1974, p. 26) voit en l'ostracisme platonicien du corps « des symptômes de dégénérescence, des instruments de la débâcle de l'hellénisme ».

Les Anciens vantaient le corps et ses bienfaits artistiques et épistémologiques. Vanter le corps, c'est donner libre cours à ses désirs, ou à défaut, les spiritualiser pour dire "oui" à la vie ascendante. Ce "oui" à la vie ascendante, injonction de fidélisation à la terre, est un nihilisme du "oui" de Platon à la vie dégénérante qu'il enseigne dans sa philosophie morale. Nietzsche se présente alors comme nihiliste à cause de son marteau contre le platonisme, et de son allégeance à une morale anthropocentrique d'origine hellénique. Cette morale rehausse l'image de l'homme en enseignant le respect du corps, de sa dignité. Nietzsche déconstruit la morale platonicienne pour mieux valoriser l'image du corps et la morale des anciens Grecs. Comme eux, il s'oppose à la rationalité humaine moralisatrice et magnifie l'instinctivité humaine. Il recherche l'immoralité du côté du refoulement abrupt des désirs et des instincts. Les mauvaises pensées viennent, non de l'extérieur, mais du dedans, de la raison. C'est la raison qui pense et conceptualise le mal.

Platon n'en veut pas à la raison. Il pense que le manque d'éducation instructive explique l'ignorance, laquelle est un facteur d'immoralité. C'est parce que les uns et les autres ignorent la vérité qu'ils font le mal. Faute et erreur s'expliquent dans l'intellectualisme vertueux par l'ignorance. Cette lecture platonicienne de la morale, comme sagesse résultant de la connaissance rationnelle, est aussi privilégiée par B. Spinoza (1995, p. 262). En ce sens, il écrit :

De même que le sage a un droit souverain de faire tout ce que la Raison commande, autrement dit, de vivre suivant les lois de la Raison, de même l'ignorant, et celui qui n'a aucune force morale, a un droit souverain de faire tout ce que persuade l'Appétit, autrement dit, de vivre suivant les lois de l'Appétit.

Les hommes qui vivent en suivant les injonctions de la raison tendent uniquement à ce qui est réellement utile aux hommes, alors que l'appétit pousse à causer du dommage à autrui. L'ignorant en qui la raison est déficitaire suit les injonctions du corps et ses desideratas. En résumé, les conséquences du précepte socratique sont, selon F. Nietzsche (1994, p. 115), « la vertu est un savoir ; on ne pêche que par ignorance ; l'homme vertueux est l'homme heureux ». Ces trois principes fondamentaux de l'intellectualisme moral et



de l'optimisme rationaliste sonnent le glas de la démesure dionysiaque. Le savoir ne conduit plus, comme chez le surhomme nietzschéen, à l'expression optimale du génie de créativité, d'innovation, mais à des certitudes philistines.

Chez les philistins, la connaissance, fruit de l'éducation intellectuelle, discipline. La discipline dépouille l'individu de l'animosité, faisant ainsi de lui, un être moral et pacifique. Cette morale qui discipline est rechignée par Nietzsche dans sa morale du surhomme. Tous les savants ne sont pas moraux, tous les ignorants ne sont pas immoraux. Dans cette morale nietzschéenne, en lieu et place du bien et du mal, c'est la vie et la mort que Nietzsche érige en valeurs principielles. Est moral, tout ce qui concourt à la grande santé, au perfectionnement de l'individu et non à la domestication de celui-ci pour en faire un "pauvre d'esprit", comme l'intellectuel tel que pensé par Platon.

En réalité, l'intellectualisme moral de Platon façonne un type d'homme qui correspond, chez Nietzsche, au philistin de la culture. Ce dernier vit dans l'ignorance de sa vraie nature qui est, en réalité, le contraire de ce qu'il prétend être. Il s'acharne à castrer ses instincts, à les anéantir, comme si cette action était salutaire. Mais, c'est tout le contraire. Chez F. Nietzsche (1974, p. 33), « être obligé de lutter contre ses instincts - voilà bien la formule de la décadence : tant que la vie suit une courbe ascendante, bonheur égale instinct ». Les soins accordés au corps et l'expression optimale des instincts sont la condition de la santé corporelle et de la fécondité intellectuelle.

Pour clore, l'on sent dans toute cette rhétorique platonicienne de l'intellectualisme vertueux la catatonie du corps et le dictat de la raison. Cette même dictature de la raison justifie la thèse de l'intellectualisme pacifique ou du pacifisme intellectuel.

1.2. Le pacifisme intellectuel de Platon, un symptôme du philistinisme

La philosophie platonicienne aborde plusieurs domaines dont celui de la psychologie. Dans son étude psychologique de l'homme, Platon (1966, 580b-581b) note que l'âme est régie par trois principes, à savoir : le principe rationnel, le principe irascible et le principe concupiscible. Le premier principe est celui par lequel l'homme est ami du savoir et de la sagesse. Le second est celui par lequel l'homme est ami de la victoire et de l'honneur. Le troisième principe de l'âme est celui par lequel il est ami du gain.

Cette classification trinaire de l'âme, transposée dans la société, fait ressortir « trois principales classes d'hommes, le philosophe, l'ambitieux, l'intéressée » (Platon, 1966, 581b-582a). L'homme intéressé recherche le gain ; l'homme ambitieux, les honneurs et la domination ; et le philosophe, la sagesse et le savoir. C'est au philosophe et à lui seul, parce qu'en lui prime l'élément qui connaît, c'est-à-dire la raison, que Platon préfère confier la gouvernance de la Cité. Cette préférence est motivée, aux dires de F. Nietzsche (1974, p. 32), par le fait que chez Platon, « l'équation « raison = vertu = bonheur » signifie seulement : il faut faire comme Socrate, et, contre les nocturnes appétits, instaurer une lumière perpétuelle : celle du grand jour de la raison. Il faut être lucide, clair, lumineux à tout prix ». La raison est cette unique faculté lucide, transparente qui rend possible le discernement du juste de l'injuste et l'instauration de la paix dans la Cité.

La connaissance rationnelle imprègne des valeurs vertueuses. Ainsi, l'intellectuel-philosophe, parce qu'il est ami de ces valeurs, se conduit pacifiquement et administre également pacifiquement l'État. Il sait faire fi de l'égoïsme maladif pour rechercher l'égoïsme assagi qui préserve des querelles intestines. C'est pour cela que « la conscience socratique et sa foi optimiste dans le lien nécessaire entre vertu et savoir, bonheur et vertu, a pour effet, d'ouvrir à la fin de la perspective d'une existence fort paisible » (F. Nietzsche, 2000, p. 161). Le socratisme est une philosophie à la quête des certitudes placides.

Dans ce sens, il se présente comme l'envers de l'expression de l'ivresse dionysiaque. Dionysos est le dieu du vin et par conséquent de la démesure. Il est l'envers de tout pacifisme parce qu'il est conscient que « tout ce qui est mauvais, terrible, tyrannique, tout ce qui tient de la bête fauve ou du serpent, chez l'homme, sert aussi bien que son contraire à élever le niveau de l'espèce humaine » (F. Nietzsche, 1990, p. 85). La maladie et la santé sont nécessaires pour la naissance de l'esprit vigoureux et le perfectionnement de l'homme.

C'est à cause de cette illusion de pacifisme salutaire résultant du mariage entre vertu et savoir que, Platon pense que le philosophe, ce sujet en qui cohabite la connaissance scientifique et la connaissance morale, est le seul capable de bien gérer la Cité athénienne et de mettre un terme aux injustices, aux mensonges et aux violences intestines



engendrées par la démocratie athénienne. Il est convaincu que le philosophe est à la fois un amoureux du savoir et de l'éthique. Ces deux compétences qui l'habitent, font de lui la personne la plus apte à proposer la meilleure thérapie à la pathologie sociale qui gangrène la société démocratique athénienne.

Dans sa thérapie, Platon propose, en remplacement de la démocratie athénienne, un régime politique de sophocratie philosophique. Au Livre V de *La République*, le disciple de Socrate (1966, 473a-474a) énonce en substance :

Tant que les philosophes ne seront pas rois dans les cités, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne seront pas vraiment et sérieusement philosophes ; tant que la puissance politique et la philosophie ne se rencontreront pas dans le même sujet ; tant que les nombreuses natures qui poursuivent actuellement l'un ou l'autre de ces buts de façon exclusive ne seront pas mises dans l'impossibilité d'agir ainsi, il n'y aura de cesse, mon cher Glaucon, aux maux des cités, ni, ce me semble, à ceux du genre humain, et jamais la cité que nous avons décrite tantôt ne sera réalisée, autant qu'elle peut l'être, et ne verra la lumière du jour.

À travers ces propos, Platon exprime l'impossibilité d'un État moral et pacifique sans l'accession des philosophes, ces intellectuels-sages, au pouvoir politique. C'est la condition, pour lui, de voir se réaliser son vœu de sophocratie. À défaut de cela, il conseille aux rois de s'adonner à la philosophie pour que prennent fin les tares de la Cité avec l'avènement de la sophocratie. Ce terme désigne un régime politique qui recommande la direction des charges publiques, non par le peuple (comme le recommande la démocratie), mais par les savants.

D'après le maître d'Aristote, c'est à cette élite du corps social aux qualités scientifiques et morales avérées qu'il revient, de droit, de présider au destin de la Cité pour que s'instaurent la paix et la stabilité sociopolitique. La bonne gouvernance des États, la pacification et la moralisation de la gouvernance politique sont du ressort des philosophes puisqu'ils sont détenteurs à la fois du savoir et de la sagesse. La philosophie civilise les citoyens par sa culture des valeurs de vérité, de bien et de l'art de la contradiction. La bonne gouvernance de l'État passe inéluctablement par les soins des sages qui sont les intellectuels.

C'est vrai, l'on retrouve chez Nietzsche une préférence pour la sophocratie dans l'élitisme. Néanmoins, les deux philosophes n'ont pas la même conception des valeurs



qu'incarnent les élites intellectuelles. Les personnes que Platon qualifie d'intellectuels sont, pour Nietzsche, des pseudo-intellectuels. La nature de l'intellectuel platonicien est identique à celle du philistin. Cette nature philistine « recèle un véritable paradoxe : il se comporte comme le plus fier badaud du bonheur, comme si l'existence n'était pas une chose terrible et problématique, mais un bien stable, garanti à tout jamais » (F. Nietzsche, 2000, p. 465). L'intellectuel de Platon croit en ce préjugé moral qui fait du pacifisme existentiel la condition du bien suprême.

Cette approche équivalente de la connaissance rationnelle et la connaissance morale, du savoir et la vertu laisse croire que la connaissance rationnelle prédispose à se conduire vertueusement et pacifiquement. Cependant, faut-il croire qu'il n'y a pas des intellectuels qui, en toute connaissance de cause, choisissent le mal au détriment du bien et de la non-violence ? Les commanditaires des violences et les exécutants sont-ils toujours des ignorants engloutis dans l'illettrisme ?

C'est vrai, ceux qui dirigent les États actuels ne sont pas tous des intellectuels, ou des scientifiques, mais ce n'est pas le seul problème des gouvernances décadentes avec leur lot d'instabilités politiques. Les États à la tête desquels se trouvent des universitaires reconvertis en homme politique, des hommes politiques détenteurs du diplôme d'enseignement supérieur, ne sont pas pour autant à l'abri de la mauvaise gouvernance et de la violence arbitraire. Dès lors, la thèse platonicienne de l'intellectualisme moral et pacifique n'est-elle pas, de nos jours, surannée ?

2. L'intellectualisme immoral de Nietzsche : une récusation de la morale platonicienne

Le corollaire de l'intellectualisme moral de Platon est que, celui qui se conduit de façon immorale, agit par ignorance. Cette lecture du rapport entre connaissance rationnelle et moralité ou entre ignorance et immoralité, relève d'un préjugé moral et intellectuel. Sans doute, l'intellectuel est une personne qui se consacre aux activités de l'esprit. Il incarne des valeurs de justice, d'intégrité, d'humanisme et de paix. N'empêche que certains intellectuels incarnent aussi des valeurs d'injustice, d'inhumanité,



d'immoralité. Pour cela, il faut relativiser l'intellectualisme moral et prendre au sérieux la thèse de l'intellectualisme immoral et violent.

2.1. De l'abêtissement du pouvoir à l'intellectualisme immoral

La rationalité n'est nullement infaillible moralement. Elle a donné à l'homme, avec la connaissance, un pouvoir incommensurable de domination de l'univers qui contrarie ses prétentions morales et pacifistes. Devant les prestiges de ce pouvoir, la raison capitule. La puissance que donne le pouvoir à son détenteur, a une force anesthésiante qui paralyse l'activité de la raison. Nietzsche a pleinement raison de dire à cet effet : « Acquérir de la puissance, cela se paye cher. La puissance abêtit » (F. Nietzsche, 1974, p. 75). Le pouvoir scientifico-politique absorbe tout sérieux pour les choses de l'esprit et de la noblesse. Cette absorption abêtissante se manifeste chez les intellectuels par le recours aux moyens immoraux dans l'accomplissement de leurs responsabilités.

Adolf Hitler n'était pas un illettré. Il était diplômé et a profité de son ascension au pouvoir pour mettre en œuvre sa politique antisémite. En effet, l'idéologie hitlérienne a pris une ampleur avec son accession à la présidence du Parti National Socialiste des Travailleurs Allemands¹, en 1921, et, par la suite, sa nomination au poste de chancelier (chef de gouvernement), en janvier 1933, par le maréchal Paul Von Hindenburg, Président de la République d'alors (P. Burrin, 2004, p. 43). Cette accession lui a donné un double pouvoir : un pouvoir scientifique et politique. Or, le pouvoir est marqué par un paradoxe majeur, en ce sens qu'il pousse à son renforcement continu, mais ce dernier altère sa pertinence. Cette altération explique le basculement de l'antisémitisme racial en violence génocidaire.

Le pouvoir scientifique et politique conduit son détenteur à se comporter comme un "monstre froid" (F. Nietzsche, 1983, p. 66). La froideur s'aperçoit par le comportement répressif et le mensonge politique. Cette froideur illustre un mépris intellectuel et moral qui crédibilise l'idée d'un intellectualisme immoral. Les vertus du politique sont incompatibles avec celles de l'intellectualisme moral. Le pouvoir d'État donne aux hommes du gouvernement le monopole de la violence légale, mais également

¹ Il a évincé à ce poste le chef Anton Drexler qui a dirigé le parti nazi de 1920 à 1921.



arbitraire. Ceux qui font le choix de la violence arbitraire font malheureusement de la politique une source de revenus, au lieu de vivre pour la politique et faire d'elle, comme le surhomme nietzschéen, le but de la vie, l'activité qui donne sens à la vie sur terre.

Tout comme Nietzsche, Kant reconnaît la faillibilité morale de la raison. Écoutons-le à ce propos : « Il ne faut pas s'attendre à ce que des rois philosophent ou à ce que des philosophes deviennent rois, mais il ne faut pas non plus le souhaiter, parce que détenir le pouvoir corrompt inévitablement le jugement libre de la raison » (E. Kant, 2006, p. 108). Cette possible corruption de la raison atteste de la faillibilité de la raison. Pour cela, Kant refuse que les philosophes prennent les destinées des États pour ne pas, à cause du prestige du pouvoir, se retrouver incapables de dire le raisonnable ou le moral. Toute personne (intellectuelle ou pas) qui a du pouvoir, est tentée d'en abuser par des pratiques nihilistes.

Aujourd'hui, les pratiques répréhensives comme l'enrichissement illicite et la cybercriminalité sont, non pas des pratiques de personnes ignorantes, mais celles de personnes lettrées aux intentions malveillantes qui font, en toute liberté, le choix de l'immoral pour assouvir des intérêts triviaux. C'est l'une des raisons de la migration des élites intellectuelles vers la politique en Afrique. Dans cette veine, L. K. Ezouah (2004, p. 10) remarque que « le pouvoir politique est, en effet, dans l'imaginaire collectif africain, synonyme de moyen d'enrichissement privé ». Cette corrélation entre pouvoir politique et richesse illicite justifie le recours aux moyens immoraux et antidémocratiques pour accéder au pouvoir et le conserver. Les honneurs du pouvoir scientifico-politique assombrissent la lumière naturelle de la raison qui se métamorphose en raison instrumentale.

La rationalité instrumentale, parce qu'elle est fondamentalement calculatrice, fait basculer dans « l'égoïsme inintelligent » (F. Nietzsche, 2000, p. 564). À l'opposé de l'égoïsme intelligent et assagi, l'égoïsme inintelligent qu'engendre le pouvoir porte les intellectuels philistins à accorder plus de valeur à leur réussite personnelle qu'à leurs responsabilités intellectuelles et sociopolitiques. Cet égoïsme, que désapprouve Nietzsche, se caractérise par un attachement excessif à soi qui fait que l'on recherche exclusivement, de façon voulue et calculée, son plaisir et son intérêt personnel aux dépens



de celui des autres. Ces agissements de la rationalité immorale, conséquence de l'égoïsme sournois des élites intellectuelles et politiques, sont des maux de l'abêtissement du pouvoir.

La confiscation du pouvoir d'État est une pratique autoritaire toisable. Alors que bien de constitutions garantissent l'alternance politique, certains présidents de république usent de rationalisation pour confisquer le pouvoir politique. La rationalisation, « forme dégradée la raison » (E. Vartzbed, 2003, p. 100), est un discours intellectuellement élaboré de justification de mauvaise foi. Elle s'accompagne d'immoralité, de désinformation et de mensonge. Un peu partout en Afrique, nous voyons à la faveur des élections, la modification de la constitution, l'âme de la Nation, dans la seule intention de se maintenir permanemment au pouvoir, et lors des élections, le trucage par le bourrage des urnes et la manipulation des fichiers électoraux pour sortir coûte que coûte vainqueur de l'élection présidentielle. Ces artifices intellectuels malicieux de confiscation du pouvoir d'État ne sont pas seulement le fait de personnes illettrées ou ignorantes. L'on retrouve des intellectuels, des juristes, des experts, des technocrates au sein de ces commissions électorales, mais qui, malheureusement, font le choix prémédité du dilettantisme au détriment de l'intégrité professionnelle.

Ces élites intellectuelles, comme « l'homme courant » dont parle Nietzsche, ne sont pas assez souveraines pour dire non au tripatouillage, à la corruption et au prestige endoctrinant du pouvoir. Elles manquent de l'audace du surhomme, ces élites intellectuelles, qui ne savent pas dire oui au mérite, à l'intégrité et à la justice distributive. Tout ceci nous amène à penser comme Montesquieu (1979, p. 293) que : « C'est une expérience éternelle, que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ; il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites. (...) Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir ». Ces hommes courants qui abusent de leur autorité intellectuelle souffrent d'un manque de souveraineté. L'intellectuel nietzschéen est doté d'une force de caractère qui l'amène à regarder avec dédain ses mesquineries philistines qui entament la joie de vivre et la santé du corps social.

Avec cette argumentation illustrée, l'on comprend mieux que l'équation platonicienne : raison = vertu = bonheur est effectivement un préjugé moral et intellectuel.



La raison peut armer plus du pouvoir de penser, de dire et de faire l'immoral. D'ailleurs, elle amplifie la connaissance scientifique de perpétration du mal.

2.2. La connaissance scientifique : une arme d'amplification de la barbarie

L'intellectuel de Platon vit comme un philistin de la culture. Ce dernier est certes, une personne instruite, mais sans aucune culture et donc sans aucun sens critique. La conséquence, « le philistinisme systématique et consacré ne devient pas pour autant une civilisation, pas même une mauvaise civilisation, mais toujours son contraire, à savoir une barbarie » (F. Nietzsche, 2000, p. 435). Le pouvoir de la connaissance scientifique pervertit la raison et produit l'élément contraire aux attentes de Platon. Avec la perversion de la raison, c'est un ébranlement intellectuel, l'équation raison = vertu = bonheur se fond.

La nouvelle équation dans la modernité est rationalité = immoralité = violence. En effet, « la rationalité est absente de la position des buts, elle gère seulement la relation de moyens à fins et - dès lors *indifférente ou neutre* à l'égard des buts et des fins » (M. Horkheimer, 2009, p. 19). C'est la raison pour laquelle, la rationalité peut se mettre au service de l'inhumain et renier son essence humaniste. Aujourd'hui, elle n'est plus synonyme de l'*Aufklärung*, mais de l'obscurité. La preuve avec M. Horkheimer et T. W. Adorno (1974, p. 21), « la terre entièrement « éclairée », resplendit sous le signe des calamités ». C'est pourquoi, l'on ne peut s'empêcher de penser comme F. Nietzsche (1974, p. 33) que « la lumière la plus aveuglante, la rationalité à tout prix, la vie lumineuse, froide, avisée, consciente, sans instincts, résistant aux instincts, n'était elle-même qu'une maladie, une autre maladie, et nullement un retour à la « vertu », à la « santé », « au bonheur » ». L'homme moderne est dans le désenchantement. L'espoir de la rationalité se mue en mésaise, en désespoir.

La rationalité n'est donc pas forcément un retour à la morale. L'espoir qu'a suscité le passage des explications mythiques aux explications rationnelles se mue en misère, en barbarie intellectuelle. Désormais, la rationalité semble être un retour à l'immoralité et à la violence. C'est le désenchantement total pour l'homme moderne qui espérait en un intellectualisme moral et non-violent comme la planche du pacifisme et de la moralisation de la gestion politique. Tous les ignorants, illettrés ne sont pas forcément des immoraux.



Les personnes les plus cruelles se recrutent parmi les intellectuels puisque la connaissance scientifique leur donne la possibilité d'être ingénieux pour penser le mal, le mettre en œuvre et ensuite détruire ou dissimuler les faits les plus délicats pour les rendre méconnaissables.

Ces intellectuels à la raison instrumentale, sont des « intellectuels réactifs », selon A. Jugnon (2017, p. 8). Ils sont sous le poids du ressentiment. C'est pourquoi, ils sont nommés de la sorte, car l'action issue du ressentiment prend toujours la forme d'une réaction. Par leurs idées ou écrits, ils donnent un sens à l'agression verbale puis physique. « En amont du passage à l'acte violent proprement dit, on repère toujours en effet que son cadre de sens a été élaboré par des « intellectuels » qui, pour œuvrer au « salut » de leur pays, ont avancé des analyses radicales de sa situation. Ces analyses, dans les faits, ont conduit à la stigmatisation de tel ou tel groupe » (J. Semelin, 2005, p. 96). Les intellectuels réactifs qui pensent le mal ont une raison qui délire. « Le propre de cette rationalité délirante n'est donc pas seulement de structurer dans un discours idéologique suffisamment élaboré les figures de l'ennemi à détruire. Il est aussi de permettre à ce discours de basculer dans une pratique de destruction » (J. Semelin, 2005, p. 84). La rationalité délirante, parce qu'abêtissante et réactive, débouche toujours sur des pratiques qui célèbrent la vie descendante. Têtes pensant les inhumanités, c'est-à-dire les coups d'État, les rébellions et les soulèvements populaires en Afrique, les intellectuels réactifs ou délirants sont bien des personnes lettrées, mais animées du ressentiment.

L'esprit du ressentiment est toujours un agir contre. Cela fait de cet agir un agir réactionnaire ou vindicatif. Toute personne intellectuelle caractérisée par l'esprit du ressentiment en veut toujours aux autres puisque les émotions qui entrent en ligne de compte sont la rancune, la haine et le désir de se venger. L'emprise de ces émotions nihilistes sur le sujet font chercher avec joie à entretenir les différends et à les exacerber. Et ce choix de l'immoral, ils s'acharnent à le défendre par la force de leur plume ou de leur verbe. À titre d'exemple, « les nazis, pour la plupart, n'étaient pas des brutes incultes. C'étaient au contraire des jeunes gens bien éduqués » (J. Semelin, 2005, p. 285). Ils avaient fréquenté les évangiles et même étudié à l'Université. Mais, ce sont les mêmes qui ont massacré les populations juives. Ces intellectuels ont contribué, par leur idée ou

prose, à forger les armes idéologiques et scientifiques de mobilisation des esprits pour la montée en puissance du nazisme et le basculement dans la violence génocidaire. C'est au contact des écrits d'Albert Rosenberg, ingénieur et architecte allemand, d'origine balte, que Hitler se familiarise avec la rationalisation de la conspiration juive et celle de la pureté du sang aryen développées dans son œuvre maîtresse, *Le mythe du XX^e siècle*² (J. Semelin, 2005, p. 98).

Cet exemple historique sur le rôle des intellectuels dans la genèse des violences, légitime ces paroles de F. Nietzsche (2000, p. 338) : « L'instinct de connaissance déchainé conduit de lui-même et en tout temps, comme la haine du savoir, à la barbarie ». La connaissance rationnelle acharnée ne résout pas le problème de la malignité humaine, tant les hommes de lettre et de science ont contribué dans l'histoire de l'humanité à la justification et la mise en œuvre de la persécution. La transformation moraliste, pacifiste et humaniste des hommes par l'éducation instructive qu'apporte la culture est un préjugé.

La culture ne possède pas en elle-même la faculté de conduire l'homme instruit à se libérer de la violence. « Elle ne rend pas forcément l'individu sage. Elle peut lui donner les moyens d'être plus ingénieux dans l'exercice de la violence, sinon de la cruauté » (J. Semelin, 2005, p. 107). Celui qui veut insuffler le mal, la culture que lui donne l'instruction scientifique, lui sera avantageuse, s'il connaît l'homme, son anatomie et apprend sa morale. Elle n'est donc pas en soi « un rempart contre la barbarie. Elle donne au contraire des armes à celui qui veut justifier rationnellement ses émotions et ses passions » (J. Semelin, 2005, p. 107). Semelin rejoint ainsi Nietzsche dans sa critique de l'intellectualisme moral et pacifique. L'homme du savoir et l'homme moral appartiennent à deux sphères différentes qui ont parfois chez un individu un point de contact, mais qui, jamais, ne viennent à se confondre systématiquement.

Très souvent, ce sont des intellectuels et hommes politiques qui proposent un avenir radieux aux exécutants, parmi lesquels, il y a des jeunes désœuvrés aussi bien que des diplômés. Cette façon de mettre son instruction au service de la violence, Nietzsche la

² Publiée en 1930, soit trois ans avant l'ascension d'Hitler au pouvoir d'État, cette œuvre était la deuxième bible du nazisme, après *Mon combat*.



haït profondément. Pour lui, « la connaissance présuppose la vie, et elle a donc à la sauvegarde de la vie le même intérêt que tout être à sa propre conservation » (F. Nietzsche, 2000, p. 572). Pour cela, nous trouvons paradoxal que des hommes de science mettent leur connaissance au service de la conceptualisation de la mort. En effet, c'est la vie qui doit dominer et servir de repère à la connaissance. La science doit être consacrée à la célébration de la vie humaine.

Cette interprétation critique de l'intellectualisme moral a démontré que la violence armée n'est pas toujours commise par des personnes non lettrées. Les intellectuels sont, le plus souvent, les cerveaux des discours incendiaires qui annoncent les couleurs de la violence physique. Ces intellectuels qui se comportent de la sorte sont des barbares. Barbares, ce sont, selon R-P. Droit (2007, p. 299), « les fonctionnaires qui commettent (...) des crimes de bureau, barbares les politiques qui donnent les directives, barbares les juristes, les philosophes, les intellectuels qui par leur prose perpètrent des crimes d'idées en favorisant, en cautionnant, en légitimant les massacres ». L'intellectualisme n'est nullement une panacée contre l'immoralité. Il peut être une arme d'affinement de l'intelligence à penser et à faire l'immoral impensable par les ignorants. Les comportements immoraux et violents des élites intellectuelles et politiques donnent tort aux rationalistes et raison à Nietzsche. Les faits contestent sérieusement la thèse de l'intellectualisme moral et pacifique, et crédibilisent celle de l'intellectualisme immoral et violent.

Conclusion

Cet essai s'est assigné pour tâche de montrer la pertinence de la critique nietzschéenne de l'intellectualisme moral. Au terme de cette analyse, nous retenons que l'intellectualisme moral est contesté par le comportement de certains intellectuels. On ne peut nier que ceux-ci pensent, mais ils pensent le mal. Dans leur pensée, c'est bien la pensée de la mort qui prédomine sur celle de la vie. C'est la pensée de l'immoralité qui surclasse celle de la morale et de l'humanité.

De ce fait, la connaissance rationnelle est loin d'être une panacée aux conduites et aux pratiques ignobles. Les têtes pensantes de l'ingénierie de la violence sont, non pas



des ignorants, mais des intellectuels ou des scientifiques avérés qui font comme les philistins, le choix de dire “oui” à la dégénérescence, à la cruauté réactive avec leur savoir. Les cruels et les violents se recrutent aussi bien parmi les lettrés que les illettrés, parmi les diplômés que les non diplômés. Le rationalisme vertueux est presque un leurre puisque la raison n’est aucunement une faculté infaillible scientifiquement et moralement.

Devant les honneurs du pouvoir scientifique et politique, la raison fait genuflexion. C’est pour cela que la rationalité à tout prix au nom de laquelle les rationalistes discréditent le corps est une idiosyncrasie. La philosophie morale de Nietzsche réhabilite et valorise l’image du corps ternie par Platon. Pour les anciens Grecs, tout comme Nietzsche, le bonheur, la paix et la moralité doivent être des vertus qui se résument dans un “oui” à la vie, à la grande santé et sont à rechercher du côté du corps ; et du côté de la raison, toutes les mauvaises intentions qui sont la sève nourricière de l’intellectualisme immoral et violent.

Ces propos sonnent le crépuscule de l’équation platonicienne, raison égale à vertu et bonheur, et annoncent l’aurore de l’équation nietzschéenne raison égale à immoralité et inhumanité. La rationalité affine l’intelligence à faire le mal. Les élites intellectuelles sont les penseurs des pires crimes d’idées et des stratégies pour les mettre en œuvre sans aucune possibilité de traçabilité.

Références bibliographiques

BOLE William, CHRISTIANSEN Drew et HENNEMEYER Robert T., 2007, *Le pardon en politique internationale. Un autre chemin vers la paix*, trad. de l’anglais (États-Unis) par Monique Berry, Paris, Nouveaux Horizons.

BURRIN Philippe, 2004, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l’antisémitisme nazi*, Paris, Éditions du Seuil.

DROIT Roger-Pol, 2007, *Généalogie des barbares*, Paris, Odile Jacob.

EZOUAH Léon Koffi, 2015, *L’État-fort pour la paix durable en Afrique, Une herméneutique du mythe du Léviathan de Thomas HOBBS*, Abidjan, Les Éditions du CERAP.



HORKHEIMER Max et ADORNO Theodor W., 1974, *La dialectique de la raison*, trad. de l'allemand par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard.

HORKHEIMER Max, 2009, *Théorie critique*, trad. de l'allemand par le groupe de traduction du Collège de philosophie avec la participation de G. Coffin, L. Ferry, et al, Paris, Éditions Payot et Rivages.

KANT Emmanuel, 1965, *Vers la paix perpétuelle*, trad. de l'allemand par Jean-François Poirier et Françoise Proust, Paris, Flammarion.

MONTESQUIEU, 1979, *De l'esprit des lois*, Tome 1, Paris, Garnier-Flammarion.

NIETZSCHE Friedrich, 1968, *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres, I et Fragments Posthumes (1876-1878)*, trad. de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1974, *Crépuscule des idoles*, trad. de l'allemand par Jean-Claude Hémery, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1982, *Le Gai Savoir*, trad. de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1983, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Librairie Générale Française.

NIETZSCHE Friedrich, 1990, *Par-delà le bien et le mal*, trad. de l'allemand par Geneviève Bianquis, Paris, Collection 10/18.

NIETZSCHE Friedrich, 1994, *La Naissance de la tragédie*, trad. de l'allemand Jean Marnold et Jacques Morland, Paris, Librairie Générale Française.

PLATON, 1966, *La République*, trad. du grec par Robert Baccou, Paris, Flammarion.

PLATON, 2001, *Timée et Critias*, trad. du grec par Luc Brisson, Paris, Flammarion.

SEMELIN Jacques, 2005, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil.



Agathos, n°006, décembre 2022, <http://www.agathos-uaa.net>

SPINOZA Baruch, 1965, *Œuvres III, Éthique*, trad. de l'allemand par Charles Appuhn, Paris, Flammarion.

SPINOZA Baruch, 1995, *Œuvres II, Traité théologico-politique*, trad. de l'allemand par Charles Appuhn, Paris, Flammarion.

VARTZBED Éric, 2003, *La troisième oreille de Nietzsche. Essai sur un précurseur de Freud*, Paris, L'Harmattan.